



La légende Faye Dunaway lance Lumière 2014 !



Petit Lexique de Claude Sautet

De A comme Apparente banalité à Z comme Zone floue, un avant-goût de l'oeuvre de ce cinéaste de l'amitié, des amours et des emmerdes, hypersensible et musicien dans l'âme, à l'honneur dans une rétrospective

PAGE 03



Musicien insatiable

Ses musiques de films sont devenues cultes. Michel Legrand évoque son hallucinante carrière lors d'une master-class à ne pas manquer

PAGE 04

Thelma Schoonmaker, scorsesement vôtre

«Elle ajoute de l'humanité à mes films» dit Martin Scorsese de celle qui monte tous ses films, depuis quatre décennies

PAGE 04

L'oeil de Marcel Hartmann

Comme l'an dernier, le photographe des stars immortalise les festivaliers. Attention, rendez-vous ultra prisé !

PAGE 04

L'inimitable voix du Cinéma de Minuit

Patrick Brion a forgé notre éducation cinématographique par ses célèbres émissions TV. Venez à sa rencontre

PAGE 04

Succéder au Tarantino unchained qui a enflammé Lumière l'an dernier... le défi était de taille ! Il ne fallait pas moins qu'un cinéphile ardent, styliste sublime, un cinéaste profond, généreux, transgressif, indépendant, amoureux de la vie : Pedro Almodóvar ! Adulé dans le monde entier - et encore plus en France -, il révèle son héritage à travers deux cartes blanches, dédiée l'une aux films espagnols, l'autre aux œuvres profondément ancrées dans son imaginaire «el cine dentro de mi». Mais l'orgie de 7^e Art ne s'arrête pas là : rétrospectives Claude Sautet et Franck Capra, hommages à Faye Dunaway, Isabella Rossellini, Ted Kotcheff, Michael Cimino... Parce que chaque année, les artistes célébrés, les spectateurs de plus en plus nombreux, la presse de plus en plus gourmande, les salles et les partenaires, de plus en plus enthousiastes, en redemandent. Parce que les professionnels ont trouvé, avec le Marché du Film Classique un lieu d'échanges et de travail unique. Parce que le cinéma classique est aujourd'hui partout - à la télévision, sur les plateformes VOD, en vidéo - mais que son milieu naturel demeure la salle. De préférence une salle pleine à craquer, bruisante d'émotion, où une causerie chaleureuse précède le film, faisant naître «el dese» du spectateur, comme dirait le Prix Lumière 2014, Pedro Almodóvar.

La légende Faye Dunaway lance Lumière 2014 !

Après Jean-Paul Belmondo en 2013, c'est à une icône du cinéma américain qu'il revient de lancer cette 6^e édition, en présence d'une foule d'invités, pour le plaisir de quelque 5.000 spectateurs... Que la fête commence !



Pour les cinéphiles, elle est l'essence de l'élégance et du glamour dans des films cultes de l'âge d'or du cinéma indépendant américain, les années 60 et 70, tels que *Bonnie and Clyde* d'Arthur Penn, sur lequel s'ouvre le festival. Faye Dunaway sera propulsée au rang de star, comme son partenaire Warren Beatty, par cette sanglante tragi-comédie dans l'Amérique de la Grande Dépression. Lumière célèbre le tandem de marginaux romantiques, inspiré de l'histoire véridique de Bonnie Parker et Clyde Barrow dans les années 30, en sa compagnie. Mais l'hommage à l'actrice se poursuit avec deux autres films : *L'Arrangement* d'Elia Kazan, où elle campe une femme libre, rebelle et féministe dans l'Amérique consumériste des années 60, et *Portrait d'une enfant déchue* de Jerry Schatzberg. Des retrouvailles, pour les fidèles de Lumière, qui eurent le plaisir en 2011, de redécouvrir ce magnifique film maudit, iconoclaste et novateur, inconnu à sa sortie et longtemps invisible, présenté par le cinéaste. Faye Dunaway, alors au faite de sa beauté à 26 ans, y incarne un ex-mannequin au bord de la dérive, une femme blessée, rejetée par l'industrie de la mode. Cette femme de tempérament, qui insuffle à ses personnages une passion voilée de tragédie, et une intelligence teintée d'ironie, donne peu d'interviews et accepte de rares hommages, comme ceux du festival de Cannes en 2011 et du festival de Locarno l'an dernier. Sa venue est une fête pour le festival Lumière, qui s'honore de l'accueillir.

ATTENTION FILM CULTE !

Bonnie Parker (Faye Dunaway) rencontre Clyde Barrow (Warren Beatty) au moment où il s'apprête à dérober la voiture de sa mère. Après l'avoir réprimandé, elle accepte de déambuler avec lui dans les rues de la ville. Intriguée par ce jeune aventurier qui se vante d'avoir séjourné dans un centre de redressement, séduite par le hold-up qu'il commet dans une épicerie pour la séduire, elle décide d'abandonner son emploi de serveuse pour le suivre dans ses aventures. Débute alors une succession de braquages de banques qui vont secouer l'Amérique des années 1930. Ce road movie endiablé dont l'un des protagonistes est la Ford V8, mêle burlesque et drame avec une grande liberté de ton. Résolument moderne avec sa narration à la fois âpre et lyrique, ses innovations formelles (ellipses, raccourcis, ralentis...), il touche la jeunesse de l'époque, par sa représentation inédite de la sexualité et de la violence. Faye Dunaway et Warren Beatty, un couple de cinéma à l'alchimie puissante, incarnent des hors-la-loi amoureux devenus héros populaires dans l'Amérique de la Dépression. Critiqué à sa sortie pour la séduction de ses personnages ambigus, dont les doutes et l'humour risquent d'emporter l'adhésion du spectateur, le film d'Arthur Penn connaît un succès foudroyant, devant lequel la critique se ravise. Il décrochera dix nominations aux Oscars de 1968, obtenant deux récompenses, dont celle de la meilleure photographie. Le cinéaste jette un regard sans complaisance sur le vertige de la mort et construit des personnages complexes. Quand, à la fin de l'année 1967, le magazine *Time* consacre sa couverture à *Bonnie and Clyde*, le film a déjà acquis le statut de phénomène de société.



Bonnie and Clyde d'Arthur Penn (1967, 1h51)

dans une copie restaurée par Warner

› Soirée d'ouverture à la Halle Tony Garnier, 19h45 | Comoedia, mardi à 19h30

Le festival remercie chaleureusement toutes celles et ceux qui le soutiennent

LE GRAND LYON, LA RÉGION RHÔNE-ALPES, LE CNC, LE CONSEIL GÉNÉRAL DU RHÔNE, LA VILLE DE LYON, LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION

BNP PARIBAS, DESSANGE, EDF, CASINO LE PHARAON GROUPE PARTOUCHE, GL EVENTS, OCS

RENAULT, AIR FRANCE, BIOMERIEUX, SNCF, TCL SYTRAL, GIRARD PERREGAUX, DALKIA, GROUPE ADEQUAT, DECITRE, TOUPARGEL, SERGE MAGNER TRAITEUR, GRAND CAFE DES NEGOCIANTS, ACTES SUD, IMPRIMERIE REY, ECLAIR, FICAM, VERSION DIRECT, ARFIS, PANAVISION, LIGNE VAUZELLE, JC DECAUX, SCAM, SACEM, SACD, GLOWBL, ESPACE COMMERCIAL MONPLAISIR

ABC COMMUNICATIONS, ATELIERS GUEDJ, AUDIO TECHNIQUE, BIMP, CABINET RATHEAUX, CENTRE IRIS, CERVIN, CHAMPAGNE PIPER-HEIDSIECK, CINEMATERIEL, COLACO, COMPTOIR DU LIGNARD, ELYSEA, FIDIT, GALERIE INTEMPOREL, GOLIATH, GROUPE AXOTEL, JACQUES GAIRARD, KIPROKOM, KLESLO, LE PASSAGE RESTAURANT, LUMIERES NUMERIQUES, MARSH, NOVIUS, OPERANDI CHARMASSON, ORALIA, PANAMA, PATRICE RIBOUD, PRESTIGE SECURITE, PRINTEMPS LYON, RACHAEL HUGHES, RAJON CONSEILS, RMCI, SHOW ROOM DECO, SYLVIE FAIVRE RIBOUD, TRANSPALUX

Faye Dunaway, une Filmo Seventies de rêve

Les années 70 sont une époque dorée pour l'actrice. D'emblée promue icône de Hollywood grâce à sa prestation électrisante dans *Bonnie and Clyde* d'Arthur Penn qui lui vaut une nomination aux Oscars, elle fait naître avec ce rôle un « style Dunaway » – bérêt, jupe longue, cheveux blonds lisses... – adopté par les jeunes femmes de l'époque. Pour le magazine *Neesweek*, elle est alors la première star depuis Marilyn Monroe, à « respirer à la fois la sophistication, l'élégance, la grâce et l'expérience ». Elle enchaîne les grands films, tels *Little Big man*, à nouveau sous la direction d'Arthur Penn, ou *L'affaire Thomas Crown* dans lequel elle échange avec Steve McQueen un baiser de plus d'une minute resté célèbre. Elle a pour partenaires Paul Newman dans le classique du film catastrophe *La tour infernale*, Jack Nicholson dans le fascinant film noir *Chinatown* de Roman Polanski – où en mystérieuse femme fatale, elle décroche sa deuxième nomination aux Oscars –, ou encore Robert Redford dans *Les trois jours du condor* de Sydney Pollack. En jouant une jeune productrice de télévision ambitieuse et sans scrupules dans *Network, main basse sur la télévision* de Sidney Lumet, elle décroche enfin la statuette dorée.



CINÉ DUNAWAY, LA SUITE...

L'Arrangement d'Elia Kazan (*The Arrangement*, 1969, 2h05)

› Institut Lumière, mardi à 16h | Pathé Bellecour, samedi à 16h45

Portrait d'une enfant déchue de Jerry Schatzberg

(*Puzzle of a Downfall Child*, 1970, 1h45)

› Pathé Bellecour, mercredi à 14h30

Pedro Almodóvar : la lumière dans la peau



Pedro Almodóvar aime la lumière. Comme tous les cinéastes, me direz-vous ! L'Espagnol fait partie de ceux que la chose préoccupe peut-être plus que les autres. Il ne cesse, en effet, d'illuminer son cadre de mille feux pour mieux sonder l'obscurité. Dans la grande Histoire du cinéma, Pedro Almodóvar poursuit ainsi le travail de ses maîtres plus ou moins avoués : Vincente Minnelli, Douglas Sirk ou encore Alfred Hitchcock, pour ne citer que la sainte trinité des grands orfèvres de la lumière à l'écran, les trois plus grands stylistes du désenchantement. Chez eux, la lumière est d'emblée envisagée comme un artifice visible. Les filtres multicolores, l'harmonie visuelle des décors, l'éclat précis d'un vêtement, d'un accessoire traduit de façon criante des états d'âme vacillants, des élans passionnés, des craintes immodérées, des pulsions soudain révélées... Là, les flashes bleus de *Tous en scène* accompagnant Cyd Charisse et Fred Astaire dans une danse frénétique; ici les futurs amants de *Tout ce que le ciel permet* baignés de halos lumineux aussi menaçants que rassurants, ou encore la Carlotta de *Sueurs froides*, révélée à James Stewart – et au spectateur ! – par le truchement d'un filtre volontairement grossier... Et puis, il y a Marisa Paredes, seule en scène dans *Talons aiguilles*, qui dans un ralenti tragique s'étale sur le sol pour y déposer un baiser. Elle laisse sur le plancher une trace au rouge à lèvres. Une trace sur laquelle viendra bientôt se déposer une larme. *Piensa en mí* dit la chanson. Marisa Paredes, bonde platine, de longs gants rouges ornés de bijoux, coupée du reste du monde par les lumières du spectacle.

Oui, Pedro Almodóvar aime la lumière, les couleurs vives de la movida. Les travestis qui peuplent ses films viennent rappeler qu'ici plus qu'ailleurs, la beauté comme la vérité peuvent se maquiller. Il est arrivé, toutefois, qu'Almodóvar baisse d'un ton, que le gris devienne la couleur dominante. Dans *La piel que habito*, la lumière clinique contraste avec la palette graphique habituelle. J'ai interrogé le cinéaste à ce propos au moment de la sortie de son film en 2011. Il m'avait alors avoué, «rechercher de plus en plus la beauté dans l'austérité.» Cet aveu avait tout de la profession de foi et du revirement esthétique. «Dans mes films aucun plan n'est rhétorique et n'a vocation à être simplement joli», avait-il précisé, avant d'ajouter pour mieux se faire comprendre et éventuellement nous rassurer : «Même si j'essaie de rendre l'ensemble harmonieux !» En lumière, tout est affaire de nuances.

INDISCRET

Une projection «secrète» aura lieu ce lundi, d'une copie restaurée arrivée à la dernière minute. Il s'agirait d'un film que Thierry Frémaux souhaite montrer à Bertrand Tavernier et à quelques amis. Affaire à suivre...

Petit Lexique de Claude Sautet

Lumière lui consacre une rétrospective, accompagnée par la réédition du livre *Conversations avec Claude Sautet* de Michel Boujut (Actes Sud/Institut Lumière). L'occasion de se plonger dans l'oeuvre de ce cinéaste de l'amitié, de la chaleur humaine, des amours et des emmerdes, dont voici un avant-goût.

A comme Apparente banalité : si son cinéma est truffé d'images, de dialogues, de situations et d'émotions qui nous semblent si familières, c'est qu'il s'inspire de la vie quotidienne. «J'aime un certain type d'histoire incertaine. Avec un seul motif, on peut faire tant de films...», disait-il.

B comme Banlieue : *Mauvais Fils* aurait pu s'appeler Saint-Ouen au petit jour, et *Max et les ferrailleurs*, Les loulous de Nanterre... Après une petite enfance à Montrouge, il fait de la banlieue parisienne son lieu de prédilection. Avec ses bistrot de quartier où se mélangent les classes sociales, et ses maisons avec jardin où l'on se retrouve le week-end, qui sont le «fantasme éphémère de la campagne», pour les citadins.

C comme Coeur : «Quand on parle d'Ozu, on dit qu'il place la caméra à la hauteur du tatami. Sautet, lui, place la sienne au niveau du coeur», a dit l'actrice Françoise Brion.

D comme Dabadie (Jean-Loup) : éternel optimiste, ce co-scénariste aère le propos souvent très pessimiste de son autre complice d'écriture, Claude Néron.



E comme Epoque : il est le peintre d'une époque, les années 70, dont il dresse un constat clinique, avec une justesse de sociologue. A son corps défendant dans *Une histoire simple* dont le côté féministe lui semblera un peu trop proche de l'air du temps, de façon plus assumée avec *Mado*, sombre fresque sociale sur fond de spéculation immobilière.

F comme Force de la nature : «C'était une vraie force de la nature», rapporte Philippe Carcassonne. Sur le tournage de *Quelques jours avec moi*, l'actrice Tanya Lopert pleurait, redoutant une scène où sa perruque devait prendre feu. «Je vais lui montrer», dit le réalisateur, se déshabillant illico. «J'en garde un souvenir vivace : le voir, âgé de 70 ans, torse nu sur un plateau, avec sur la tête une perruque de femme à la Marie-Antoinette qui flambait !»

G comme Groupe : «La solitude apparaît mieux dans le groupe, j'en sais quelque chose» dira-t-il en parlant de son film le plus choral, *Vincent, François, Paul et les autres*. Les hommes y sont filmés comme un «troupeau de caribous», suivis par leurs femmes puis leurs enfants : tout un dégradé social excitant à mettre en scène.

H comme Honnête : Patrick Dewaere, son *Mauvais fils* : «Pour moi, tourner avec Sautet, c'était l'inconnue totale. Tout ce que je savais, c'est que c'était un mec qui hurlait tout le temps, qui n'avait aucune patience, qui était, à la limite, capable d'être très dur avec les acteurs. Moi, ce que j'ai vu pendant le tournage, c'est un homme complètement enthousiaste, passionné et surtout, parfaitement honnête».

I comme Imbroglia : Bataille de squales dans un marigot immobilier, «*Mado* est peut-être mon film préféré, sans être le meilleur», dira-t-il. «Je reste fier de cette petite fresque sombre dont le sens, à l'époque, me dépassait un peu. Fier aussi de ce sinistre imbroglia à rebondissements sous une forme attractive».

J comme Jouer ensemble : *Une histoire simple*, dont les actrices ont «plaisir à jouer ensemble», est un cadeau promis par le réalisateur à Romy Schneider pour ses 40 ans. «Fais donc une histoire de femmes. Y'en a marre de ces bonshommes!» lui avait-elle lancé. Il y met en scène «la capacité d'entraide des femmes, qui (lui) semble tellement plus forte et naturelle que chez les hommes».

K comme Koscina (Sylva) : actrice dans *L'arme à gauche*, elle n'est «pas du tout le personnage», s'énerve Sautet, qui n'est pas tendre non plus avec lui-même concernant ce film. Désormais le cinéaste sera intraitable sur le choix de ses acteurs, qui ne doivent pas «fabriquer des sentiments mais donner du sens à leur personnage à travers leur personnalité».

L comme Libre : un metteur en scène n'a pas l'esprit libre, juge-t-il. «Mon grand regret dans ce métier, c'est que dès qu'on commence à travailler sur un projet, on ne pense plus qu'à ça. Plus on avance, plus cela vous mobilise l'esprit. Ne plus pouvoir lire, oublier sa famille, ses amis, c'est pour moi une véritable privation.»

M comme Musique : Amoureux fou de Bach, de Ravel, de Stravinski et du jazz, «Sautet recherchait la musique dans le cinéma, une musique qui corresponde à sa cadence personnelle» raconte l'universitaire Jean-Paul Török. «Lorsque je lui donnais la scène que je venais d'écrire, il la lisait à haute voix pour en éprouver le tempo et la minutait soigneusement. Le verdict tombait aussitôt : vingt secondes de trop, il faut couper».

N comme Néron (Claude) : son partenaire d'écriture, dont il disait : «Être en même temps la lame du couteau qui pénètre et le coeur qui saigne, tel est Claude Néron, écrivain rare, artiste charnel et Parisien bien salé».

O comme Objet d'un film : «Cet objet, une fois que nous l'avons choisi, il est bien entendu que nous ne le lâcherons jamais. Et que nous n'avons absolument aucun droit de le lâcher, quel qu'il soit, pour en prendre un autre. En prendre un autre, cela veut dire (...) que nous nous trahissons nous-mêmes», disait-il.



P comme Piccoli, son double à l'écran : «Il y a entre nous un processus de mimétisme», dira le comédien. «J'ai eu la preuve de ce pacte inexplicable lors du tournage des *Choses de la vie*. Dans une séquence, je devais brutalement me mettre en colère. Grande perplexité de ma part (...). Soudain, j'ai eu une idée : il me suffisait d'imiter Sautet. Il fut ravi de pouvoir se contempler. Pour une fois, quelqu'un jouait son rôle».

Q comme Quotidien : dans *Vincent, François, Paul et les autres*, «Tous ont peu ou prou raté leur vie d'adulte. C'est le sujet du film, au ras du quotidien», dit-il. Un film sur les inévitables compromis de l'âge adulte, où s'enlisent les convictions, s'émeussent les engagements et la fidélité à soi-même. Pour le cinéaste, «il y a toujours des compromis. La question est de savoir comment se tenir plus ou moins droit dans ces compromis».



R comme Romy (Schneider) : Il voyait en elle «la synthèse de toutes les femmes». «Elle est altière comme un allegro de Mozart, et consciente du pouvoir de son corps et de sa sensualité». «Romy, c'est la vivacité même, une vivacité animale, avec des changements d'expression brutaux, allant de l'agressivité la plus virile à la douceur la plus subtile».

S comme Scénario : son premier métier sera celui de «ressemeleur de scénarios», pour une foule de réalisateurs dont Ophüls, Franju, Becker, Cavalier, Deray, Rappeneau. «Ça me permettait de vivre et j'aimais beaucoup ça», a rapporté Sautet qui aimait dire à la façon de Gabin : «Pas mal le scénario, mais il manque le dessert!»

T comme Tavernier (Bertrand) : avec Pierre Rissient, il cumule les fonctions d'attaché de presse et de fervent défenseur. «C'était un enthousiaste, pas seulement pour mon film. Une «nature+ enthousiaste» dira-t-il du jeune étudiant Tavernier, venu l'interviewer sur *Classe tous risques*. Ce dernier écrira : «Sautet a su nous intéresser à ses personnages par la mise en scène plus que par le scénario, ce qui est prometteur».

U comme Un côté noir : «Ce qui est désolant, c'est qu'il n'ait pas pu mener à terme ces projets auxquels il rêvait, des films d'une certaine manière plus ouvertement violents et noirs. Parce qu'il y a souvent un côté noir chez lui, qu'il a su un moment cacher, bien qu'il soit très présent dans l'un de ses meilleurs films, *Max et les ferrailleurs*», estime Tavernier.

V comme Ventura (Lino) : Le coup de pouce de la star, qui lui apporte le sujet de *Classes tous risques*, sa première oeuvre personnelle, sera décisif et marquera le début d'une longue amitié. «Je suis persuadé que c'est l'un des plus grands metteurs en scène actuels. C'est un garçon qui a beaucoup de mordant, un batailleur. Il sait ce qu'il veut (...) Par beaucoup de traits, il me fait penser à Becker», confiera Ventura.

W comme Wilder (Billy) : Son producteur Alain Sarde se souvient qu'«Il adorait les films noirs des années 50 et les grands auteurs américains: Hawks, Wilder, et surtout Lubitsch. Ce n'est pas étonnant: Claude était un jouisseur. Il aimait l'humour, la dérision, bouffer, boire».

Y comme Yeux (Les larmes aux) : «Quand on lui parlait de ses films, les larmes lui venaient aux yeux. Déjà tourner ces films, c'était un tel travail (...) et après, devoir expliquer ce qu'on a fait, pour lui c'était impudique et douloureux», a relaté Michel Piccoli.

Z comme Zone floue : «Mieux qu'aucun autre cinéaste autour de nous, Sautet a toujours su trouver la note juste pour exprimer les désaccords du coeur. Il a toujours su mettre en lumière cet instant secret, cette zone floue et mystérieuse, où l'on se retrouve, soudain, fragile, vulnérable, nu», souligne le journaliste Jean-Pierre Lavoignat.

Michel Legrand, musicien insatiable

Ses musiques de films sont devenues cultes, il est l'un des plus célèbres compositeurs français de notre époque, récompensé par trois Oscars. Aussi auteur, arrangeur, chanteur, chef d'orchestre, producteur, il vient de donner trois représentations triomphales des *Parapluies de Cherbourg* en version symphonique, au théâtre parisien du Châtelet. Après le musicien Jean-Michel Jarre, venu l'an dernier évoquer l'œuvre de son père Maurice Jarre, lors d'une passionnante master-class de plus de deux heures, c'est au tour de Michel Legrand d'ouvrir sa malle aux trésors. Nul doute que la rencontre avec ce créateur boulimique, passionné de jazz, qui a révolutionné le film musical au fil de sa riche collaboration avec Jacques Demy, sera un moment rare. Tous deux ont signé dix comédies musicales « à la française », des opéras populaires et mélodiques : *Lola*, *Les Demoiselles de Rochefort*, *Peau d'Âne*, *Trois places pour le 26...* et *Les Parapluies de Cherbourg*, Palme d'or 1964, où ils créent les dialogues chantés. A ses débuts accompagnateur de chanteurs de variétés (Zizi Jeanmaire, Henri Salvador), puis pianiste de jazz, il côtoie, dans les années 50, les légendes Miles Davis, John Coltrane, Ben Webster ou Bill Evans. Excellent mélodiste et arrangeur, il trouve dans le cinéma un terrain d'expression idéal, devenant le compositeur attitré des réalisateurs de la Nouvelle Vague tels qu'Agnès Varda ou Jean-Luc Godard. Il composera aussi des thèmes interprétés par Serge Reggiani, Nana Mouskouri, Yves Montand ou Liza Minnelli, et contribuera à lancer la carrière de Claude Nougaro. Sans se fixer à Hollywood, Michel Legrand a aussi mené une importante carrière américaine.



Il a signé les mythiques bandes originales de *L'été 42*, *Yentl* ou *L'affaire Thomas Crown*, dont la chanson *Les moulins de mon cœur* est devenue un classique, enregistré par Barbra Streisand. Il a aussi collaboré avec Orson Welles, Robert Altman, Clint Eastwood... Il s'essaie à la réalisation avec le film autobiographique *Cinq jours en juin*. Une expérience qui sera suivie d'un moyen métrage, *Masque de lune*, avec le danseur Rudolf Noureev. Jusqu'à aujourd'hui, Michel Legrand a signé plus de 250 musiques de films!

Rencontre avec Michel Legrand
 > Institut Lumière, Hangar du Premier-film, mardi à 14h30

HOMME DE L'OMBRE



Rencontre avec la célèbre voix du Cinéma de Minuit...

On lui doit l'indispensable *Cinéma de Minuit* sur France 5 et de nombreux livres dédiés à sa passion cinéophile. Patrick Brion a participé à forger notre éducation cinématographique par ses célèbres émissions télévisées, transmettant sa curiosité, son érudition sans limites et son contagieux enthousiasme. Entré à l'ORTF en mars 1966 comme assistant de production sur l'émission *Cinéastes de notre temps*, il supervise les séries télévisées étrangères puis reprend brièvement le *Ciné-club* de la deuxième chaîne publique, avant de créer le *Cinéma de Minuit* sur FR5, en 1976. Dès lors, il propose chaque semaine un film en version originale sous-titrée, permettant aux téléspectateurs de découvrir des longs métrages souvent invisibles depuis des années, voire inconnus. Il fait œuvre de pédagogue, en programmant des cycles consacrés à des acteurs, réalisateurs, thèmes ou périodes marquantes, met en avant des films singuliers, explore le patrimoine cinématographique. Sa diction et sa voix aux intonations si particulières, lorsqu'il présente un film, sont restées dans l'oreille de tous les cinéphiles...

Patrick Brion, l'homme de minuit
 > MASTER CLASS : Institut Lumière, mardi à 11h (entrée libre)
 > PRÉSENTATION : *Portrait de Dorian Gray* au Comœdia, mardi à 14h15

À Lumière 2014, c'est moi la star!

Ses clichés s'étalent sur le papier glacé des magazines de mode, de sport et de cinéma. Comme l'an dernier, le photographe Marcel Hartmann pose son objectif dans un studio éphémère, et immortalise... les festivaliers ! « Les gens repartent avec un grand sourire, des étoiles dans les yeux : ça me flatte énormément » disait-il, ravi de cette expérience, lors de l'édition 2013. Mais attention : les candidats sont nombreux, ne tardez pas à vous inscrire..

STUDIO HARTMANN



OÙ ET QUAND ? A la galerie-photo de l'Institut Lumière, en Presqu'île
COMMENT ? Sur inscription, priorité aux accrédités :
 mardi (14h30-18h30); mercredi (11h-13h et 14h30-18h30); jeudi (11h-13h)

Scorsesement vôtre



« Elle ajoute de l'humanité à mes films » dit Martin Scorsese de celle qui monte tous ses longs métrages depuis quatre décennies. Honorée par un Lion d'or à la dernière Mostra de Venise, trois fois oscarisée, Thelma Schoonmaker est l'invitée du festival. Celle qui fut mariée au réalisateur britannique Michael Powell, décédé en 1990, oeuvre depuis des années à la préservation de ses films. Elle évoquera ce travail mené au côté du réalisateur du *Parraïn* et du *Loup de Wall Street*, mais aussi son métier et la liberté conférée par le numérique. « Le montage peut ruiner ou sauver un film, rendre un acteur bon ou mauvais », dit-elle. Elle présentera deux films mardi.

Les Contes d'Hoffmann de Michael Powell et Emeric Pressburger
 > Institut Lumière, mardi à 11h30
Le Voyeur de Michael Powell
 > Institut Lumière, mardi à 17h45

AU PROGRAMME MARDI



Banzai de Claude Zidi
 En présence de Valérie Mairesse
 Pathé Bellecour, 10h45



Nelly et Monsieur Arnaud de Claude Sautet
 En présence de Jean-Hugues Anglade
 Pathé Bellecour, 14h30



Wake in Fright de Ted Kotcheff
 En présence de Ted Kotcheff
 Cinéma Comœdia, 16h45



César et Rosalie de Claude Sautet
 En présence de Bernard Le Coq
 Pathé Vaise, 20h



S.O.S fantômes d'Ivan Reitman
 En présence de Rebecca Zlotowski
 Pathé Cordeliers, 20h30



Conception graphique et réalisation : François Garnier
 Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
 Contribution : Thomas Baurez (Le billet de StudioCinéLive)
 Imprimé en 5000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

NUITS LUMIÈRE

BAR
CONCERTS
DJSETS

Du 13 au 19 octobre 2014 - Entrée libre de 22h à 3h
4 quai Augagneur, Lyon 3^e / Berges du Rhône

GRAND OPENING

PROGRAMME DU SOIR

13.10
NUIT LUMIÈRE #1

Dj Harry Cover

f NUITS LUMIÈRE

LUMIÈRE 2014

GRAND LYON FILM FESTIVAL

13/19 OCTOBRE